



La Section Clinique de Nantes 2020-2021 :

La structure des discours

Séminaire théorique :

Lecture de J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse* (1969-70), Seuil, 1991, texte établi par Jacques-Alain Miller.

Séance 4, janvier 2021 : lecture du chapitre VI, « Le maître châtré » ; et VII, « Œdipe et Moïse et le père de la horde », par Gilles Chatenay

« Quelque chose reste caché »

« Au départ, assurément [il n'y a pas de signifiant-maître]. Tous les signifiants s'équivalent, pour ne jouer que sur la différence de chacun à tous les autres, de n'être pas les autres signifiants. »¹

« Au départ » évoque ce que Lacan disait page 52 de « l'origine du signifiant », le trait unaire.² Souvenons-nous du chasseur de mammoths³ (et du boulanger de Jean-Louis Gault⁴).



Tous les traits unaires s'équivalaient, pour ne jouer que sur la différence de chacun à tous les autres, de n'être pas les autres traits unaires.

Mais ici, il s'agit du signifiant : nous sommes donc dans l'étape suivante. Quelle est la position langagière dans laquelle tous les signifiants s'équivalent dans leur seule différence avec tous les autres ? En somme, tous les signifiants y sont séparés, isolés. Nathalie Charraud, se référant à Lacan,⁵ propose que l'exemple princeps s'en trouve dans la ritournelle. Topologiquement, cela dessine une topologie discrète — tous les points sont séparés.⁶ Et je proposerai quant à moi que cliniquement, la ritournelle se rencontre de façon privilégiée dans la schizophrénie.

¹ J. Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, p. 101.

² *Op. cit.*, p. 52.

³ Cf. G. Chatenay, séminaire théorique du 21 novembre 2020. J'y rapportais ce que raconte J. Lacan dans son séminaire sur l'identification : « Le Séminaire, livre IX, L'identification » (1961-62), inédit, séance du 6 décembre 1961.

⁴ J.-L. Gault, séminaire théorique du 9 janvier 2021.

⁵ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre III, *Les psychoses* (1955-1956), Seuil, 1981, texte établi par J.-A. Miller, pp. 43-44.

⁶ N. Charraud, « La topologie freudienne des signifiants », *Ornicar ?* n°36, 1985 & *Lacan et les mathématiques*, Anthropos, 1997.

Je poursuis ma citation : « Mais c'est aussi par là que chacun est capable de venir en position de signifiant-maître (...) ». Dans le délire paranoïaque, dès qu'un signifiant, quel qu'il soit, vient en position de signifiant-maître, tous les autres y sont connectés – tout fait signe. Pour Nathalie Charraud, cette position langagière se rencontre dans l'allusion. Dans celle-ci, tous les signifiants sont connectés, leur seul voisinage est l'ensemble des signifiants : topologie grossière, nous dit-elle.

Donnons la fin de la phrase de Lacan : « (...) *très précisément en ceci, que c'est sa fonction éventuelle que de représenter un sujet pour tout autre signifiant.* »

$$\frac{S_1}{\mathcal{S}} \rightarrow S_2$$

Je poursuis : « Seulement, le sujet qu'il représente n'est pas univoque. » Il n'est pas univoque d'abord en tant que représenté, puisque c'est l'articulation signifiante S_1 - S_2 elle-même qui est, de structure, équivoque.

Et encore : « [Le sujet] est représenté, sans doute, mais aussi il n'est pas représenté. À ce niveau, quelque chose reste caché en relation avec ce même signifiant. »

$$\frac{S_1}{\mathcal{S}} \rightarrow \frac{S_2}{?}$$

Qu'est-ce qui est caché ?

« Il y a un usage du signifiant qui peut se définir de partir du clivage d'un signifiant-maître avec [le corps], le corps perdu par l'esclave. »⁷

Ce qui est caché, ce qui du sujet n'est pas représenté, ce qui est perdu, c'est le corps. Et j'ajouterai non pas le corps comme image, comme entité, mais le corps comme accès à la jouissance. « [La] figure inaugurale du maître trouve sa vérité du travail de l'autre par excellence, de celui qui ne se sait que d'avoir perdu son corps, ce corps même dont il se supporte, pour avoir voulu le garder dans son *accès à la jouissance*, autrement dit l'esclave. »

Je me l'expliquerais comme ceci : Parlons du maître moderne, disons le capitaliste, et de l'esclave moderne, le travailleur. Dans le travail, le maître impose la façon dont le corps du travailleur doit être mis en action, et ce en mettant en jeu un savoir (noté S_2). Dans cette subordination, le travailleur perd son corps. Mais pourquoi le travailleur l'accepte-t-il ? Parce qu'il a besoin de son salaire pour vivre. C'est-à-dire parce qu'il a voulu garder son corps dans son accès à la jouissance.

Je proposerai donc de distinguer deux corps, que j'appellerai le corps-savoir, celui qui est mis en jeu dans le travail, et le corps-jouissance. Et dans la production capitaliste, ils sont séparés, clivés.

J'appelle « corps-savoir », je cite, « le corps perdu par l'esclave ou le travailleur, pour ne devenir rien d'autre que celui où s'inscrivent tous les autres signifiants [que le signifiant-maître], S_2 . »

⁷ J. Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, op. cit., 102.

Et comment concevoir ce qui se passe du côté du maître, du capitaliste ? Lacan le dit à plusieurs reprises, le maître, pour rester maître, doit renoncer à la jouissance. Pourquoi ? Sa fonction est de produire le signifiant-maître – *Il faut travailler, c'est un fait objectif, ne pensez pas que ce soit pour mon plaisir, pour ma jouissance*. Plus logiquement, pour que le signifiant-maître soit maître, il doit être premier. Il ne doit pas être second à un autre signifiant, *ou à autre chose*. Il ne doit pas avoir sa raison dans autre chose, et en particulier dans la jouissance que le maître pourrait en tirer.

À la jouissance, le maître renonce, mais le travail de l'esclave ou du travailleur produit une petite « lichette »⁸ de jouissance, un plus-de-jour, *a*.

$$\frac{S_1}{\mathcal{S}} \rightarrow \frac{S_2}{a}$$

Lacan, parlant du capitalisme, nous dit que la plus-value marxienne, « c'est le plus-de-jour. »⁹ Si l'on suit Marx, la plus-value est le produit d'un calcul financier. C'est-à-dire qu'elle est issue d'un savoir. Je risquerais ceci : la plus-value est une *traduction en termes de savoir* de l'objet *a* comme plus-de-jour. De savoir *formel*, c'est-à-dire exempt de subjectivité – les formules de la science, pour être valides, doivent éliminer toute trace du sujet qui les produit. Savoir exempt de subjectivité, mais aussi de jouissance. Sauf à poser avec Lacan que l'on peut jouir de la perte, de la privation dans l'hystérie¹⁰; ou que l'on peut jouir de la manipulation des lettres ou des chiffres, comme le montre la clinique de l'obsessionnel, ou encore que l'on lise dans la mise en formules l'effectuation de la pulsion de mort.

Qu'est-ce qui est caché ? La jouissance du corps, le corps comme support de jouissance. Ne reste que petit *a*, le plus-de-jour, c'est-à-dire une jouissance découpée en petits morceaux, passée au crible du signifiant, de la lettre et du chiffre.

Mais autre chose aussi est caché, nous dit Lacan.

Qu'est-encore qui est caché ?

« (...) La vérité du maître, c'est ce qu'il cache comme sujet. »¹¹

Et que cache-t-il ? « Le discours du maître, pour autant que celui-ci commence avec la prédominance du sujet, en tant qu'il tend (le discours, mais aussi le sujet) à ne se supporter que de ce mythe ultra-réduit, d'être identique à son propre signifiant. »

En cela, le maître se veut paraître Un avec un grand U¹², c'est-à-dire pas divisé, identique à lui-même. C'est le principe du discours « en tant que fait maître, [que] de se croire univoque. »¹³

$$\frac{S_1 \equiv \text{Sujet UN}}{\times} \rightarrow \frac{S_2}{a}$$

En cela, ce discours est affiné à la mathématique ou à la logique, et enfin de compte à la science, dans lesquelles, où qu'apparaisse une lettre qui se répète dans la suite de ses formules, par exemple A, elle est identique à elle-même, elle se signifie elle-même.

⁸ *Op. cit.*, p. 124.

⁹ *Op. cit.*, p. 123.

¹⁰ *Op. cit.*, p. 112 : « Assomption par le sujet, féminin ou pas, de la jouissance d'être privé. »

¹¹ *Op. cit.*, p. 102.

¹² *Op. cit.*, p. 107.

¹³ Cf. *op. cit.* p. 118.

Ce que cache le maître, c'est qu'il est divisé. C'est-à-dire ce qu'il est en vérité comme sujet.

La division mise au jour

C'est la psychanalyse, nous dit Lacan, qui nous fait poser que le sujet est divisé – tout sujet, et non pas seulement le maître. Elle l'a posé d'emblée avec Freud, lorsqu'il a reconnu une dignité à ce que lui disaient les sujets hystériques sur leurs symptômes et leurs pensées.

Lacan nous dit que c'est dans le discours de l'hystérie que cette division est évidente, celle-ci se trouvant à la place dominante.

$$\frac{\mathcal{S}}{a} \rightarrow \frac{S_1}{S_2}$$

Et il en donne un énoncé qui reprend une reformulation du *cogito* cartésien qu'il avait faite à plusieurs reprises dans le passé : « *ou je ne pense pas, ou je ne suis pas*. Là où je pense, je ne me reconnais pas, je ne suis pas, c'est l'inconscient. Là où je suis, il est trop clair que je m'é gare. »¹⁴

Une pensée refusée

Par quel exemple clinique pourrions-nous traduire cette proposition ? Lacan développe dans ces pages une lecture du cas Dora,¹⁵ mais je vous propose de choisir un des premiers cas freudiens, celui d'Élisabeth von R.¹⁶

Élisabeth von R. souffre d'astisie-abasie, des douleurs dans les jambes, notamment lorsqu'elle marche. Elle fait des promenades avec son beau-frère, pour lequel elle a un fort penchant amoureux. La femme de celui-ci est sur le point d'accoucher. Leur parvient des nouvelles de plus en plus alarmantes ; ils quittent leur lieu de villégiature pour la rejoindre. Elle décrit à Freud « la longue attente, le départ du train, la nuit sans sommeil, tout cela accompagné d'une violente recrudescence des douleurs. » Je cite Freud : « Je lui demandai si elle s'était représentée pendant le trajet la tragique possibilité qu'elle trouva réalisée à son arrivée, [la mort de sa sœur]. Elle me dit avoir fait l'impossible pour chasser cette idée. » Elle décrit l'entrée dans la chambre où reposait la morte, et elle raconte à Freud qu'au « même instant, une autre pensée avait traversé l'esprit d'Élisabeth, une pensée qui, à la manière d'un éclair rapide, avait traversé les ténèbres : l'idée [que son beau-frère] était redevenu libre, et qu'elle pourrait l'épouser. »

« Tout s'éclairait, dit Freud. À cette minute, ce que j'avais supposé se confirmait à mes yeux, l'idée de la "défense" contre une représentation insupportable, l'apparition des symptômes hystériques par conversion d'une excitation psychique en symptômes somatiques, la formation – par un acte volontaire aboutissant à une défense – d'un groupe psychique isolé. »

Élisabeth rejette une pensée dans l'inconscient, elle veut ne pas penser, à sa place vient le symptôme, la douleur dans son corps, dans son support de jouissance, dans son être de jouissance.

« Là où je pense, je ne me reconnais pas » : Élisabeth ne se reconnaît pas dans la pensée insupportable qui lui vient.

¹⁴ *Op. cit.*, p. 118.

¹⁵ S. Freud, « Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora) » (1909), *Cinq psychanalyses*, PUF, 1954.

¹⁶ S. Freud, « Mlle Élisabeth von R. », *Études sur l'hystérie*, PUF, 1956, p. 124.

« Là où je suis, il est trop clair que je m'égaré. » : tant qu'il n'est pas analysé, le symptôme se manifeste comme hors-sens, incompréhensible, c'est s'égarer que de ne vouloir que le traiter que dans sa face somatique manifeste.

L'adresse à l'Autre

Il y a un pas, d'Élisabeth à Dora. C'est que les symptômes de Dora sont adressés à l'Autre. À son père d'abord. Par ses symptômes et sa conduite elle inquiète son père au point que celui-ci adressera Dora à Freud ; et elle les justifie par sa dénonciation du marchandage caché dont elle est l'objet : pour que M. K. tolère la relation intime, sexuelle, entre le père de Dora et Mme K., elle est offerte à M. K. Par sa dénonciation, elle révèle que ce marchandage a lieu pour la jouissance du père. « Le discours de l'hystérique, nous dit Lacan, révèle la relation du maître à la jouissance. »¹⁷

Mais Freud ne s'en laisse pas conter. D'emblée, il fait remarquer à Dora qu'elle a longtemps plus que toléré, *participé* à la poursuite des rencontres entre son père et Mme K. Quel y était son intérêt ?

Et allons plus loin : quel est son intérêt dans son actuelle dénonciation, quel est son intérêt dans ses symptômes et sa conduite ? Au moins un de ses symptômes, la toux, est directement prélevé sur un trait son père. C'est, nous dira Freud dans « Psychologie des foules et analyse du moi »¹⁸, une identification au trait unaire, comme Lacan traduit l'*einzigiger zug* freudien.

D'autre part, nous dit Lacan, « Le père de Dora, point-pivot de toute l'aventure, ou mésaventure, est proprement un homme châtré. »¹⁹ Dora, dans l'enfance, a été énurétique. « L'énurésie est tout à fait caractéristique, et comme le stigmate, si l'on peut dire, de la substitution imaginaire de l'enfant au père, justement comme impuissant. »²⁰

Dans le premier rêve que rapporte Freud, il y a une boîte à bijoux. La boîte, pas le bijou, voilà ce dont elle jouit, nous dit Lacan. « Elle sait très bien en jouir par elle-même, comme nous en témoigne l'importance décisive chez elle de la masturbation infantile ».²¹

Les symptômes de Dora (notés ici Σ) sont adressés au père, ils témoignent d'une identification à un trait de celui-ci, et recèlent *en vérité*, en place de vérité, une jouissance. Et ce qu'elle sait, produit et clame, c'est l'impuissance du père.

Discours de l'hystérique	Dora
$\frac{\mathcal{S}}{a} \rightarrow \frac{S_1}{S_2}$	$\frac{\Sigma}{a} \rightarrow \frac{\text{père}}{\text{Impuissance}}$

Le père auquel s'adressent les symptômes de Dora est impuissant, mais pourquoi tient-elle tellement à son père ? Que le père soit impuissant n'implique pas qu'il ne puisse être *en puissance*. Elle implique dans le mot de *père*, je cite Lacan, « quelque chose qui est toujours *en puissance* en fait de création. »²² « Il faut remarquer que le père, en tant qu'il joue ce rôle-

¹⁷ J. Lacan, *op. cit.*, p. 107.

¹⁸ S. Freud, *Essais de psychanalyse* (1921), « Psychologie des foules et analyse du moi », Petite bibliothèque Payot, 2001.

¹⁹ J. Lacan, *op. cit.*, p. 108.

²⁰ *Op. cit.*, p. 109.

²¹ *Ibid.*

²² *Op. cit.*, p. 110. Les italiques sont de moi.

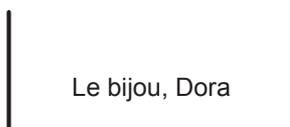
pivot, majeur, ce rôle-maître dans le discours de l'hystérique, c'est cela qui se trouve précisément (...) soutenir sa position par rapport à la femme, tout en étant hors d'état. » Et Lacan désigne cette fonction comme celle du père idéalisé.

Chez Dora, cette adresse au père idéalisé se soutient de Mme K. « Cette Mme K. est celle qui sait soutenir le désir du père idéalisé ».²³

Au-delà du père, Dora s'intéresse à Mme K., et dirais-je, pour chercher en elle une réponse à la question fondamentale de tout sujet hystérique, homme ou femme, *qu'est-ce qu'être une femme ?*²⁴ D'où la rupture lorsque M. K. lui dit – *Ma femme n'est rien pour moi.* « Il est très vrai qu'à ce moment-là, la jouissance de l'Autre s'offre à elle, et elle n'en veut pas, parce ce qu'elle veut, c'est le savoir comme moyen de la jouissance, mais pour le faire servir à la vérité, à la vérité du maître *qu'elle incarne*, en tant que Dora. »²⁵

Elle veut le savoir comme moyen de jouissance – non pas le savoir de M. K., mais celui de la femme, Mme K., « qui *sait* soutenir le désir du père idéalisé. ». Mme K. sait soutenir le désir du père idéalisé, « *mais aussi contenir le répondant* ». Le répondant, ce qui répond au soutien du désir du père par Mme K, c'est évidemment l'organe du père.

Mais Mme K. sait aussi *contenir* le répondant. Souvenons-nous du rêve de la boîte à bijoux. La boîte, pas le bijou, voilà ce dont Dora jouit, nous dit Lacan. « Elle sait très bien en jouir par elle-même, comme nous en témoigne l'importance décisive chez elle de la masturbation infantile ». Dora ne veut pas jouir de l'organe, disons du phallus que lui propose M. K., elle jouit de s'en faire le contenant.



La boîte, le contenant :
Ce dont Dora jouit

Savoir soutenir le désir de l'Autre et en contenir le répondant, cela revient à dominer l'Autre : à s'en faire maître. « Ce que l'hystérique veut, c'est un maître. (...) Autrement dit, elle veut un maître sur lequel elle règne. Elle règne, et il ne gouverne pas. ». Dora veut « le savoir comme moyen de la jouissance, mais pour le faire servir à la vérité, la vérité du maître qu'elle incarne, en tant que Dora. »²⁶

Dora veut ce savoir, mais sauf dans ses symptômes et ses rêves ce n'est pas elle qui l'a, mais Mme K. Et ce faisant, celle-ci en prive Dora. « Le discours de l'hystérique au regard du discours du maître, se dédouble en, d'une part, castration du père idéalisé, qui livre le secret du maître, et, d'autre part, privation, assomption par le sujet, féminin ou pas, de la jouissance d'être privé. »²⁷ Revoici la jouissance de la perte dont je parlais au début.

²³ *Ibid.*

²⁴ Cf. J. Lacan, *Le Séminaire*, livre III, *Les psychoses* (1955-1956), Seuil, 1981, chapitres XII et XIII, texte établi par J.-A. Miller.

²⁵ J. Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 110. Les italiques sont de moi.

²⁶ *Op. cit.*, p. 150.

²⁷ *Op. cit.*, p. 112.

Servir à la vérité

Dora suppose à Mme K., et pas à son père, le savoir comme moyen de jouissance pour le faire servir à la vérité.

Dans l'analyse, dans l'amour de transfert, au moins dans un premier temps, c'est l'analyste qui est supposé savoir. Et ce savoir est mis en place de vérité.

$$\frac{a}{S_2} \longrightarrow \frac{\$}{S_1}$$

Freud, dans une note additionnelle à son texte sur Dora,²⁸ a avoué son « erreur technique » d'avoir « omis de deviner à temps et de communiquer à la malade que son amour pour Mme K. était sa tendance psychique inconsciente la plus forte. » Freud a confié ailleurs qu'il avait eu longtemps tendance à analyser de la place du père. J'interprète son « erreur technique » ainsi : dans le transfert, Freud n'aurait pas dû se laisser faire endosser la figure du père de Dora. Il n'aurait pas dû se laisser incarner le maître, le maître châtré. Dora, moqueuse, a quitté Freud, signifiant par son acte sa vérité à Freud.

Par son acte, *et non pas* en la disant.

Le mi-dire de la vérité

Pourquoi la vérité ne peut-elle se dire toute, comme Lacan le soutient à de multiples reprises ? Ce qui se dit, du fait même que cela se dit, ce sont des énoncés – *Tu me dis ça, mais pourquoi ?*²⁹ demande l'enfant. Si l'on répond, on produit encore des énoncés. Et la question se renouvelle – *Tu me dis ça en plus, mais en vérité pourquoi ?* La question porte sur le désir : sur l'énonciation, qui *en vérité* ne peut se dire. Ce qui peut se dire, c'est la vérité *formelle* – on peut statuer sur la vérité d'un énoncé. Mais ne peut se dire le désir, c'est-à-dire la dynamique qui a produit les dits dans lesquels se perd la dynamique de la vérité.

Gilles Chatenay

²⁸ S. Freud, « Fragments d'une analyse d'hystérie (Dora) », *Cinq psychanalyses*, op. cit., p. 90.

²⁹ Cf. J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux* (1964), Seuil, 1973, texte établi par Jacques-Alain Miller, p. 194.